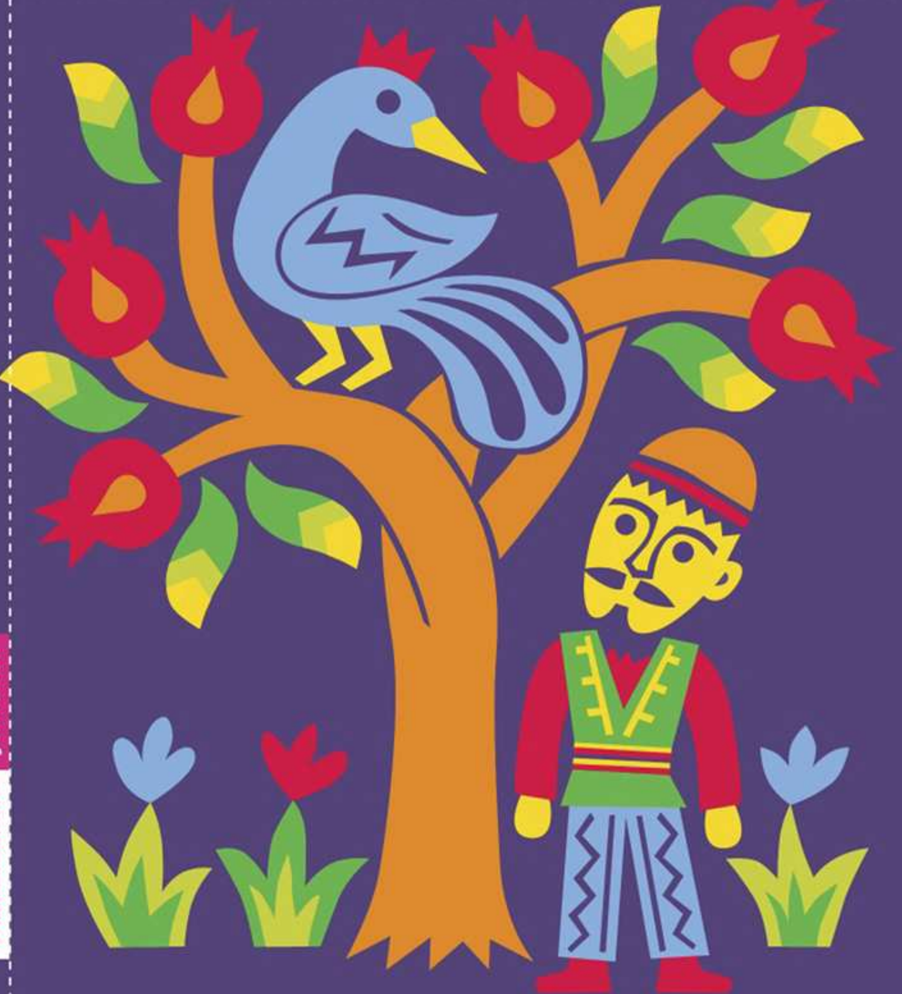
Anna Leyloyan-Yekmalyan

15 CONTES D'ARMÉNIE



Flammarion jeunesse

Anna Leyloyan-Yekmalyan

15 CONTES D'ARMÉNIE

La noblesse de cœur est toujours récompensée. Qu'il s'agisse des trois frères en quête de l'oiseau du paradis ou du jardinier gardien de la rose enchantée, les héros de ces contes sortent grandis des épreuves qu'ils affrontent. Courage et malice sont souvent les clefs du succès. Heureusement, génies et créatures mystérieuses savent aussi se montrer bienveillants.

« Leurs souhaits à eux sont exaucés, qu'il en soit autant des vôtres !
Du ciel trois pommes sont tombées, une pour celui qui a écouté l'histoire, une pour celui qui l'a contée et une pour celui qui en a retenu la leçon. »

Flammarion jeunesse

DÈS 11 ANS

ILLUSTRATION : Fred SOCHARD

15 CONTES D'ARMÉNIE

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

87, quai Panhard-et-Levassor – 75647 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0813-6055-6

ANNA LEYLOYAN-YEKMALYAN

15 CONTES D'ARMÉNIE

Texte français de Robert Giraud
Illustration de couverture de Frédéric Sochard
Illustrations intérieures de Harutyun Yekmalyan

Flammarion Jeunesse

1. La rose enchantée





Il y a bien longtemps de cela, un roi possédait une roseraie où poussait un rosier enchanté. Mais, chaque année, à la floraison, un ver de terre glouton venait manger la jeune rose. Et le roi, en dépit de toutes ses précautions, et malgré tous les gardiens qu'il plaçait autour de l'arbuste, ne pouvait jamais profiter de sa fleur enchantée.

Un jour, un jeune jardinier vint trouver le roi :

— Si tu m'embauches, ô roi, je protégerai ta rose. Dès qu'elle sera éclose, je la cueillerai et te l'apporterai.

— Garçon, répondit le roi, tu es bien présomptueux. Plusieurs habiles jardiniers se sont succédé dans ma roseraie, mais aucun n'a su préserver la fleur enchantée.

— Moi, je saurai et, si j'échoue, je suis prêt à le payer de ma vie.

— À ta guise !

Le printemps vint, le nouveau jardinier s'arma d'un arc et de flèches et se tapit sous le rosier enchanté. Il guetta un jour, un deuxième, un troisième, toute une semaine. Enfin, juste au moment où la rose commençait à s'épanouir, le sommeil colla les paupières du jardinier. C'est alors qu'apparut le ver de terre glouton : il mangea la fleur et repartit. À son réveil, le jardinier vit qu'il n'y avait plus de rose. Il alla trouver le roi et lui dit :

— J'ai gardé le rosier jour et nuit pendant une semaine entière, mais, alors que la rose s'ouvrait, je me suis assoupi. Et le temps que je rouvre les yeux, le ver de terre avait mangé la rose. Fais-moi grâce pour cette fois et, l'an prochain, je triompherai du ver.

— Bien, fit le roi. Le ver s'en repentira.

Une année passa. Le printemps vint, et le jardinier royal se remit à surveiller le rosier. Dès que la rose fut sur le point d'éclore, le ver de terre survint. Le jardinier allait lui décocher une flèche quand un moineau fondit du ciel sur le ver, le goba

et repartit. La rose était sauvée. Le jardinier, tout heureux, la cueillit et la porta au roi.

— Ô roi, lui dit-il, je t'ai apporté la rose. Le ver a bien essayé de s'en approcher pour la dévorer, mais un moineau est descendu du ciel et l'a avalé.

— Bien, fit le roi. Le moineau s'en repentira.

L'année d'après, au printemps, le jardinier reprit sa garde. Il ne relâchait sa surveillance ni le jour ni la nuit. Une fois de plus, au moment de l'éclosion de la fleur merveilleuse, un ver se glissa vers elle. Le moineau de l'an passé revint lui aussi et se précipitait déjà pour gober le ver quand un dragon jaillit de derrière un buisson et avala ver et moineau. Le jardinier, tout joyeux, cueillit la rose et la porta au roi.

— Ô mon roi, fit-il, cette année comme la précédente, un ver est arrivé pour manger la rose, un moineau est tombé du ciel pour le gober, mais un dragon est sorti des buissons et les a dévorés tous les deux, ver et moineau.

— Bien, fit le roi. Le dragon s'en repentira.

Une année encore s'écoula. Au printemps, le jardinier s'en alla surveiller la rose. Comme elle allait éclore, un ver réapparut, un moineau fondit sur lui, le dragon sortit de son buisson et avala ver et moineau. Alors, le jardinier tendit son arc, décocha sa flèche et transperça le dragon. Celui-ci s'effon-

dra en perdant son sang et creva. Le jardinier cueillit la rose et la porta au roi.

— Ô roi, raconta-t-il, un ver, comme toujours, est arrivé pour manger la rose, un moineau a voulu le gober, un dragon les a dévorés tous les deux. Alors, j'ai pris mon arc et une flèche et j'ai occis le dragon.

— Bien, fit le roi. Mais tu t'en repentiras.

Le jardinier, surpris, se dit : « C'est vraiment curieux, pourquoi le roi me menace-t-il ? » Il eut beau réfléchir, il n'arriva pas à percer cette énigme. Il avait peur d'indisposer le roi en l'interrogeant. Il laissa donc les événements suivre leur cours.

Or, dans la roseraie du roi se trouvait un grand bassin de marbre où le couple royal venait parfois se baigner. Un jour, le jardinier était grimpé sur un arbre bordant le bassin pour en élaguer les branches mortes quand, soudain, il vit la reine qui allait vers le bassin, entourée de ses suivantes. Le jardinier, embarrassé, resta sur son arbre. « Il vaut mieux, se dit-il, que j'attende pour redescendre que la reine soit partie. » La reine se déshabilla, entra dans l'eau, en ressortit, se rhabilla et, soudain, leva les yeux et aperçut le jardinier. Elle ne lui fit nulle remarque, mais, dès qu'elle fut revenue au palais, elle dit au roi :

— Je suis allée me baigner dans le bassin et, comme je me rhabillais, j'ai vu le jardinier tapi

dans l'arbre. Il avait dû s'y percher à l'avance pour me voir nue.

Le roi, en entendant ce récit, entra dans une colère terrible et appela ses bourreaux. Ceux-ci parurent, s'inclinèrent devant le roi et lui demandèrent ses ordres.

— Amenez-moi tout de suite le jardinier et tranchez-lui la tête !

Les bourreaux allèrent chercher le jeune homme qui comprit aussitôt quel sort l'attendait.

— Ô roi, laisse-moi te dire juste quelques mots et, après, tu feras de moi ce que tu voudras.

— C'est bon, répondit le roi, parle !

— Te rappelles-tu, quand tu m'as embauché la première année, et que je t'ai raconté comment le ver avait dévoré la rose ? Tu m'as dit alors : « C'est bon, le ver s'en repentira. » La deuxième année, quand je t'ai dit qu'un moineau avait gobé le ver, tu m'as répondu : « Ne t'inquiète pas, le moineau s'en repentira. » L'année suivante, lorsque je t'ai annoncé qu'un dragon avait surgi des buissons pour avaler le ver et le moineau, tu as déclaré : « Ne t'inquiète pas, le dragon s'en repentira. » L'année d'après, je t'ai raconté que j'avais tué le dragon et tu m'as prévenu alors que, moi aussi, je m'en repentirais. Tu vois que toutes tes prédictions se sont réalisées, puisque tu vas me mettre à mort,

moi qui n'ai commis aucun méfait. À mon tour, maintenant de te dire : « Roi, tu t'en repentiras ! »

Le roi reconnut la sagesse du jardinier et lui fit grâce.

2. Patte-Folle, Menton-Rasé et N'a-Qu'un-Œil





Il était une fois près d'Erevan[1] un marchand dont le temps était venu de mourir. Il fit venir son fils et lui dit :

— Fais du commerce partout où tu voudras dans le monde, sauf à Alep, je t'en conjure.

Sur ces paroles, il mourut et fut enterré. Le fils suivit les traces de son père, colportant ses

1. Petite ville sur la vallée d'Ararat, devenue la capitale de l'Arménie depuis 1918.

marchandises dans de nombreuses villes. Une fois, en rentrant chez lui, il dit à sa mère :

— Mère, je vais partir à Alep.

— Rappelle-toi ce que t'a dit ton père, répondit la mère. Va partout où tu voudras, mais pas à Alep !

— Je n'ai pas d'autre solution, rétorqua le fils. Je suis obligé de m'y rendre.

Le jeune homme se renseigna auprès de gens bien informés, qui lui dirent que le produit le plus apprécié à Alep à ce moment-là était le bois de buis. Il se fournit donc en buis, en chargea quarante mulets, se signa et se mit en route.

Long fut le voyage, mais le jeune marchand finit par atteindre Alep. Passant devant un caravansérail du faubourg, il apprit que les auberges de la ville étaient déjà fermées. Les caravaniers lui conseillèrent de décharger là ses marchandises, d'y passer la nuit et de se rendre au marché dès le matin.

Ainsi décida-t-il.

Soudain apparut Patte-Folle, un boiteux qui vit les ballots du voyageur bourrés de bois de buis. Il en déroba un, en vida une moitié dans l'âtre et fourra l'autre moitié sous une banquette.

Le jeune marchand commanda à dîner. Patte-Folle vint s'asseoir à côté de lui et lui demanda ce qu'il avait apporté à vendre. Le marchand répondit. Patte-Folle le prit alors en pitié :

— Pauvre jeune homme ! Tu as sûrement engagé des frais importants pour te procurer tout ce buis dont, ici, on ne sait que faire. On fait même du feu avec. Tu as mal calculé ton coup, l'ami. Heureux encore que tu sois tombé sur moi. Je veux bien te le racheter, ton buis. Je t'en donnerai sept écuelles de pièces d'or, comme ça tu rentreras peut-être dans tes dépenses.

Le marchand laissa son buis au boiteux, tout en se disant : « Si je reviens chez moi tout de suite, les gens me demanderont ce que j'ai vu à Alep et je ne saurai quoi leur répondre. Je vais quand même aller faire un tour en ville et prendre des renseignements. »

Il parcourut la ville, en visita plusieurs quartiers, mais il ne vit nulle part à qui demander conseil. Il finit par pénétrer dans un auberge et y aperçut un vieillard attablé. Il lui dit :

— Bonne santé à toi !

— Bonjour, voyageur, bienvenue à toi, lui répondit l'aubergiste. D'où nous arrives-tu ?

— Je viens de la région d'Erevan, du village de Parbi.

— Que nous as-tu amené ?

— Je voyage pour mon plaisir, répondit le marchand, et il ajouta : N'aurais-tu pas, père, du bois de buis ?

— Combien t'en faut-il ?

— Un quintal ou deux.

— Comme tu y vas, l'ami ! Le bois de buis ne se pèse pas en quintaux ! Dans tout Alep on aurait du mal à en dénicher deux kilos. C'est une denrée fort chère : l'once vaut sept pièces d'or.

— Père, répondit le jeune marchand, ce qu'est Dieu au ciel, tu l'es pour moi sur la terre. J'ai amené avec moi quarante mulets chargés de cette marchandise et me suis arrêté dans un caravansérail[1] du faubourg. Pendant que je dînais, un boiteux s'est assis à mes côtés. Était-ce ou non le patron du caravansérail, je l'ignore. Il m'a dit : « Le bois de buis, il y en a tant ici que nous faisons du feu avec. » Et il m'a montré effectivement du buis brûlant dans l'âtre et un gros tas à côté de la cheminée. Nous avons longtemps conversé. J'étais au bord du désespoir, mais il m'a consolé, me disant : « Ne te démoralise pas, Dieu est grand. C'est la première fois de ta vie que tu fais le voyage d'Alep. Reste ici. Avec moi, tu t'en tireras. Vois cette écuelle : je t'en donnerai sept pareilles pleines de pièces d'or. » Et il a gardé mon buis. Secours-moi, père !

— Ce n'est pas si simple, fils, répondit l'aubergiste. Patte-Folle n'est pas seul. Ils sont trois filous

1. En Orient, un caravansérail est un lieu où les caravanes de marchands, ainsi que les pèlerins et les voyageurs font halte.

TABLE





Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

Dépôt légal : avril 2015
N° d'édition : L.01EJEN001222.N001
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.